

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La douleur de vivre

Diane-Monique Daviau, *Dernier Accrochage*, Montréal, XYZ éditeur, 1990, 174 p.

Suzanne Côté

Numéro 63, automne 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38458ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Côté, S. (1991). Compte rendu de [La douleur de vivre / Diane-Monique Daviau, *Dernier Accrochage*, Montréal, XYZ éditeur, 1990, 174 p.] *Lettres québécoises*, (63), 34-34.

Tous droits réservés © Les Éditions Valmont, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

La douleur de vivre

Au-delà d'un certain point, le vide devient inévitablement angoissant pour celui qui y fait face, le silence intense est tôt ou tard insupportable pour celui qui l'écoute attentivement. (p. 100)

NOUVELLE
Suzanne Côté

A lors, mue par une force toute proche du sentiment d'autoconservation, «une personne... se lève, ouvre la porte et s'en va» (p. 162). Ou bien elle crache trois fois par terre pour conjurer le mauvais sort. Sinon, elle se suicide en laissant une lettre. Diane-Monique Daviau, dans *Dernier Accrochage* (dernier pas, dernière carte, dernier mot, dernier espoir), fait se rencontrer, se frôler ou s'affronter des pulsions de vie et de mort, des mondes subitement étranges et des sentiments contradictoires et inattendus. «Comment la malchance peut-elle l'emporter sur toute une poignée de trèfles à quatre feuilles?» (p. 144)

L'histoire, pour chacune des seize nouvelles, est comparable à ceci: une personne se réveille, un matin au soleil ordinaire, dans un lit ordinaire, sortie d'un rêve ordinaire, s'étire comme à l'accoutumée et, ce faisant, remet en question toute sa vie, toute son existence. Elle va jusqu'à douter des objets qui composent son univers, elle cherche un ailleurs qui pourrait la faire se retrouver, elle pleure des

larmes sans raison. Sans raison apparente, elle ouvre la porte et s'en va. Il n'y a eu ni faute, ni perturbation, ni maux. Il n'y a rien eu pour prévenir ce coup de hasard. Mais «Tout est question de lieu. Ou de temps?» (p. 137)

Trouble. Des billes lancées une à une dans l'eau trouble d'un esprit en migration. La plaine au soleil qui éclabousse de mille globules jaunés par le souvenir. Le souvenir d'un endroit où on était bien, ou mieux, ou peut-être pas finalement. Le souvenir d'un mot qui sonnait grand comme un cor dans un champ. Chuchoté dans l'oreille. Elle ouvre la porte. La porte qui n'a jamais été bien verrouillée ou même entièrement close. Seulement, elle apparaît grande comme la liberté

qu'inspire la métaphore. Une porte ouverte sur l'infini. Ou quelque chose de semblable. Le bateau se retrouve prisonnier des glaces. Les jambes sont écartées pour toujours. Cracher trois fois par terre... Le vent a tourné comme un sort attendu seulement des prédicteurs de temps. Elle ouvre la porte. Parce que ce sera la dernière chance, le dernier oui murmuré comme un tremblement de sol. Des pendules qui mitraillent les gestes inutiles aux objets qui ne disent plus rien, il y aura remise en ordre. Remise en question. Pour survivre. Pour mourir.

Maintenant que la douleur de vivre est revenue, plus grande que le sentiment d'irréalité, maintenant qu'elle est là, en chair et en os, avec une main en moins, Michèle Trock trouve qu'elle devrait se mettre à rire et entraîner tout le monde dans cet éclat de rire, car l'histoire est finie, une bistoire triste qui, mon Dieu, ne finit pas si mal, et l'aventure est terminée, et lorsque l'aventure et l'histoire vont ensemble, c'est comme une chanson dont les paroles et la musique s'adonnent parfaitement, comme un couple qui va bien, qui commence bien et qui finit bien: c'est une chance inouïe dont il faut savoir profiter. (p. 168)

Des solitudes, des alliances et des liens. Sortie mal éclairée, douteuse. Ouvrir ou non? Les uns nous retiennent, les autres nous poussent à partir. Incertitudes, angoisses. Leurres ou salut. La dernière chance. Dernier accrochage.

Un livre d'images qui s'assemblent et se ressemblent. Une personne ouvre la porte et s'en va. «[...] laisser libre cours à son angoisse, souffrir, pleurer, mourir à volonté. Suspendre ses pensées. Douter de l'existence.» (p. 161) Des choses de tous les jours. Une histoire tellement ordinaire. Et pure comme un ciel qui fond sur la tête en petites gouttes assassines.



Diane-Monique Daviau